

Un cas de régression agricole : Ouessant

par Désiré LUCAS

La vocation agricole d'Ouessant est certainement très ancienne. L'étendue de l'île, sa topographie en plateau, la profondeur du sol qui dépasse souvent 1 mètre, son amendement facile, l'existence de nappes phréatiques et même de cours d'eau permanents, enfin la douceur du climat, tout la prédisposait à un défrichement précoce. La présence de monuments néolithiques ainsi que les mentions répétées des auteurs anciens attestent qu'elle était peuplée bien avant la colonisation bretonne. On peut même penser que sa position lui valut dans les temps d'invasions une certaine sécurité, comme à ces autres îles ou presqu'îles du Léon où le vocable de saint Pol s'attache à quelque oppidum rocheux veillant sur un étroit rayon de culture.

Telle était encore l'impression que ressentait naguère le visiteur qui, au bout de 7 lieues de roches et de courants, découvrait une île méticuleusement exploitée, propre et calme, paradoxalement plus terrienne que les meilleurs cantons du continent, comme protégée dans sa claustration. Mais cette apparence cachait un mal profond, puisqu'il a suffi de la rupture de l'isolement insulaire pour faire d'Ouessant, en quelques décades, une vaste friche.

Pour reconstituer l'ancien paysage, il faut maintenant s'aider des documents, en particulier du cadastre de 1842, non encore révisé. Autour des maisons, les jardinets barricadés de pierres et de tamaris abritent toujours les mêmes carrés de légumes ; mais la plaine a complètement changé d'aspect. C'était un terroir de « mézou », c'est-à-dire un pays de champs ouverts, strié en lames de parquet, type courant sur le littoral léonard. Les 1.512 ha de la commune se répartissaient en : bâtis, 3 ha ; courtils et jardins, 11 ha ; prés, 7 ha ; landes, 79 ha ; pâtures, 612 ha ; et enfin, terres labourables, 781 ha (soit plus de la moitié de l'île).

Celles-ci se trouvaient affectées de la façon suivante (1856) : froment, 2 ha ; seigle, 5 ha ; orge, 430 ha ; avoine, 32 ha ; pomme de terre, 100 ha ; fèves, fèves et pois secs, 19 ha ; lin, 9 ha ; jachères, 180 ha. La base de l'alimentation était donc constituée par la pomme de terre et le pain d'orge.

Les statistiques pour l'élevage déclarent, en cette année : chevaux, 194, juments, 158, poulains et pouliches, 75 ; taureaux, 5, vaches et génisses, 669 ; porcs, 700 ; moutons, 1.713, brebis et agneaux, 4.190.

Si l'on s'arrête à un total de 2.300 à 2.400 habitants, chiffre ordinairement atteint à cette époque (soit 160 au km²), et donc à un groupement approximatif de 400 familles paysannes de 5 personnes chacune, on peut conclure que chacune de ces

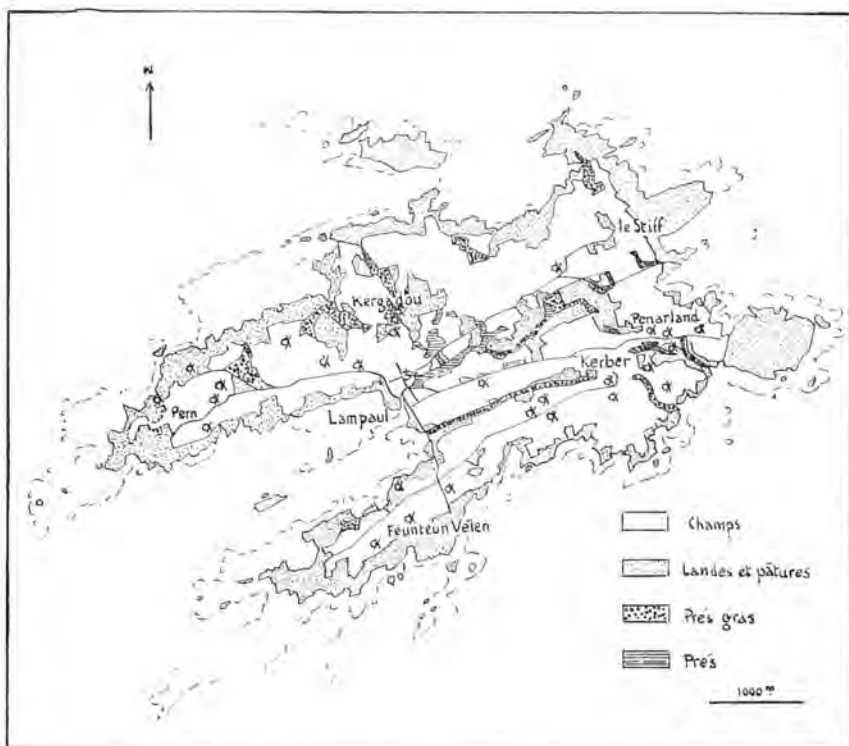


Fig. 1. — Etat des cultures vers le milieu du 19^e siècle

familles ne pouvait compter que sur 1 ha 5 de labours, 1 cheval, 2 vaches au plus, 2 porcs et 15 moutons.

D'autres régions bretonnes pourraient sans doute produire des chiffres comparables, mais le fait qu'ils s'appliquaient ici à une société fermée leur donne une sévérité exceptionnelle. Manque de terre, malgré le défrichement porté souvent jusqu'à l'aplomb des falaises. Le morcellement confine à l'incroyable : l'île compte plus de 43.000 parcelles, ce qui réduit chacune d'elles à une superficie moyenne de 3 ares 5. A chaque succession, les lanières des « mézou » se sont fendues, puis tronçonnées ; les têtieres ont subi le même sort ; et comme l'imbrication des exploitations allait de pair, on devine tous les inconvénients, tous les empêchements issus de ce morcellement excessif.

La pénurie de terre avait depuis longtemps entraîné le partage des incultes. Puis les landes s'étaient aussi divisées en lanières. Malgré les servitudes obligées de la vaine pâture, la passion de l'appropriation s'y affiche jalousement par le nom du propriétaire, l'aménagement des emplacements à goémon, du « douet » pour le rouissage du lin, des « gwaskedou », ces curieux paravents en forme de T dont se contentent les moutons ; et aussi par la mise en défens de telle ou telle parcelle réservée à l'ajonc, fourrage précieux pour les chevaux et seul combustible de l'île avec la bouse de vache.

L'âpreté de la concurrence rétrécissait finalement chaque exploitation à des dimensions impossibles : les bâtiments de ferme, le champ, le pré, le troupeau s'amenuisaient sans cesse.

L'emploi des chevaux de labour, l'élevage des bovins, donc aussi l'approvisionnement en fumier et en goémon devenaient plus malaisés ; le décalage s'accroissait par rapport au continent. Le surpeuplement condamnait les habitants aux rendements médiocres d'une technique régressive : de la charrue on revenait fatalement à la houe.

Un observateur attentif aurait vu dès lors l'histoire agraire d'Ouessant dans celle de ses moulins à vent : ces moulins admirables qui broyaient depuis des siècles l'orge sortie du rocher ; ces moulins familiaux qui avaient fini par hérissier toutes les éminences, puisque aussi bien les difficultés de subsistance rejetaient les hommes vers les réactions individualistes ; ces moulins minuscules qui avouaient enfin la faillite de l'économie dont ils avaient été le glorieux symbole. Moulins aujourd'hui disparus, ultimes signaux de détresse d'un naufrage paysan.



Les Ouessantins ont donc dû chercher d'autres ressources. La mer, si dure en ces parages, n'en offre guère. L'île n'avait pas de tradition de pêche ; elle est isolée dans ses courants et mal placée pour écouler ses prises. Les hommes d'Ouessant se sont alors orientés vers les carrières lointaines, carrières coloniales, mais surtout marine marchande. Il n'y a pas de compagnie de navigation française qui ne compte d'Iliens dans son personnel.

Mais l'exode des hommes a précipité la crise agricole. D'année en année, l'exploitation du sol par les femmes seules a pris le sens d'une ressource d'appoint, d'un jardinage limité à la production des légumes et des pommes de terre pour le petit élevage. L'amélioration de la condition des navigateurs depuis 1920 a fait le reste. Si, un instant, pendant la dernière guerre, l'île a connu un regain de culture, on peut depuis parler d'un abandon total.

On ne va plus aux landes, la bruyère étouffe les « gwas-kedou » ; les enclos d'ajoncs s'écroulent ; les jones débordent des fonds mouillés ; car les moutons se sont rabattus sur les « mézou » redevenus pâtures. On ne reconnaît déjà plus les limites des parcelles ; le dos d'un billon sous la fougère, ou quelque rang de pomme de terre, rappelle de loin en loin le vieux dessin désorganisé ; déjà les sentiers s'émancipent ; les gens se dirigent à vue sur les hameaux, ne dérangeant sur leur passage que les moutons, attachés deux par deux à une longue corde. Où sont les 5 ou 6 chevaux, les 150 vaches que l'île posséderait encore ? Pommes de terre et moutons, Ouessant ne produit rien de plus.

Il faut dire que l'on vit bien mieux aujourd'hui dans ces maisons perdues dans les friches qu'autrefois au milieu des champs. L'habitat se modernise, l'île est électrifiée, le butane alimente tous les foyers ; on parle d'adduction d'eau ; sur les chemins goudronnés circulent près de 200 cyclomoteurs et une trentaine d'automobiles : la prospérité est incontestable.

Peut-on oublier cependant que cette aisance, toute relative d'ailleurs, se grève en contrepartie de l'absence quasi-permanente des chefs de famille ? On peut — pour le moins — estimer que le plus clair de leur paye ne devrait point passer en achats sur le continent. Or, l'analyse du trafic de « l'Enez-Eussa », le navire ravitailleur, est trop significative à cet égard : qu'on y

trouve (statistiques 1959) : 1.273 t. d'épicerie et boissons, 285 t. de matériaux, 249 t. de carburant (+ 807 t. divers) rien que de normal et, somme toute, de réjouissant ; mais 29 t. de bétail ?... et, de fait, il n'est que d'assister, à la cale de Lampaul, au déchargement des carcasses de bœuf, des sacs de farine, des bidons de lait et même des cagets de salades, pour mesurer le prix de l'abandon de la terre.

Ouessant est certes « un petit paradis ». Encore ne faudrait-il pas qu'elle s'assoupisse dans la fonction de résidence pour les familles, les retraités et les gens de passage. Déjà s'annonce un vieillissement de la population. Un jeune ménage sur trois s'expatrie, et si les femmes apprennent à leur tour le chemin du continent, ne peut-on craindre qu'un jour Ouessant, où l'isolement reste tout de même une notion bien lourde de sens, ne les voie plus revenir ?

Il est certainement des solutions de remplacement à la surcharge du temps des moulins à vent qui, tout en retenant sur

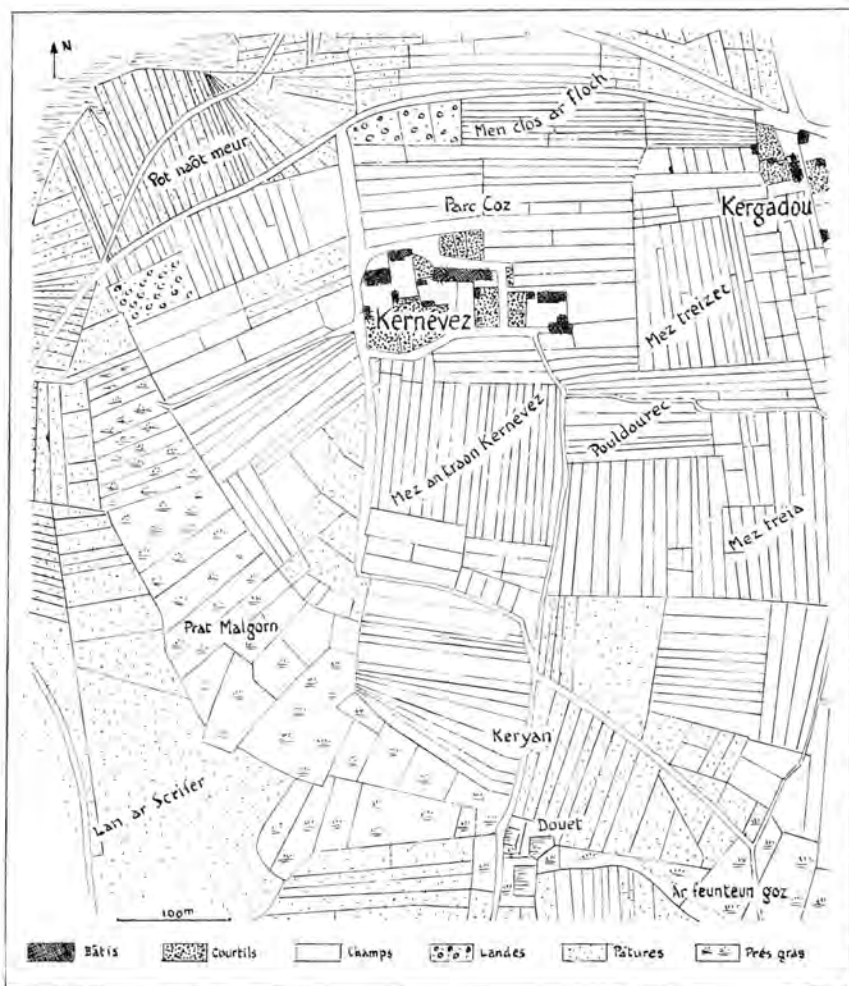


Fig. 2. — Paysage de « mézou »

place une partie des effectifs masculins, réduiraient la part de l'importation des produits alimentaires. Non qu'on doive envisager un retour à la culture céréalière : elle nécessiterait le remembrement préalable des parcelles, la réduction du nombre des exploitations, et aussi la rééducation de cultivateurs restés au stade de la jachère, de l'engrais naturel et du travail à la main ; mais les qualités du sol et du climat autoriseraient une orientation plus moderne, et aussi plus rémunératrice, celle d'une spécialisation maraîchère, par exemple, qui s'accommoderait mieux de la division actuelle. La côte du Léon, les îles armoricaines ne pourraient-elles fournir d'utiles précédents ? A tout le moins, restent les moutons de pré salé, ces moutons dont l'île n'exporte en définitive que 30 t. ; l'aménagement des pâtures libérerait pour l'exportation la part de la récolte de pommes de terre consacrée aujourd'hui à leur alimentation. Les services départementaux d'agriculture ont proposé récemment une organisation de l'élevage ovin de type coopératif, formule qui, tout en tenant compte d'un attachement très vif à une terre dont la valeur demeure élevée, assurerait des rendements bien supérieurs en qualité et en quantité à ceux que peuvent fournir les pratiques actuelles. Ajoutons que l'exploitation marine peut aussi s'améliorer : depuis quelques années, la récolte du « lichen », ou petit goémon (45 t. en 1959), est une source de revenus profitable. Et enfin le tourisme peut donner l'impulsion décisive à une renaissance où terre et mer apporteront leur part.



La légende de saint Pol représente le saint marchant contre la mer et semant le blé là où roulait le flot et planaient les oiseaux du large. Si cette vision de moissons onduleuses, entre les vagues et les ailes d'oiseaux, s'est évanouie au grand vent de l'île, elle en appelle obstinément de nouvelles, car la terre d'Ouessant est loin d'avoir épuisé ses possibilités.

Je remercie vivement tous ceux qui m'ont aidé à réunir la documentation de cet article et particulièrement M. BOUCHER, Chef du Service du Cadastre de Brest, pour son accueil sympathique et les conseils dont je voudrais bien avoir su profiter ; M. LUCAS, maire d'Ouessant, et M. le curé d'Ouessant, guides parfaits de leur attachante patrie.